

# Paris, Berlin, New York : la folle trilogie

Véronique TOMASZEWSKI

*Monsieur et cher ami, vous êtes un cul, mais un cul sans musique.*

Billet d'Erik Satie en réponse à la critique de la musique de *Parade* par Jean Poueigh, en 1917, cité dans *Les années folles à Paris*, d'André Patry.

Marie-Olga a dix-sept ans. Ambitieuse, la petite Normande décide de monter travailler à Paris. Dès son arrivée à la Gare St-Lazare, elle veut immortaliser l'événement. Elle se rend d'abord chez un couturier, et en ressort, un peu gênée, dans une robe à rayures dont le bas cache tout juste le genou, les manches aussi sont courtes, alors que la taille tarde à apparaître au niveau des hanches. Ses bas épais l'abritent à peine des regards avides des badauders. Puis, c'est le tour du coiffeur. Là encore, les cheveux se raccourcissent en une frange droite et une coupe au carré qui durcissent les traits fins de son visage : la coupe à la garçonne, impossible d'y échapper. Heureusement, son immense collier à perles rétablit un pan de féminité... Chez le photographe, elle pose, debout, osant à peine s'appuyer contre ce qu'elle n'a encore jamais vu. Ni chaise, ni fauteuil, les longs bras de l'objet s'élançant en s'arrondissant comme deux bras humains. Les pieds se croisent, sous le siège en tissus, en deux lignes à la droiture franche. Troublé, son regard se fige à jamais, en un éclair, sur la plaque du photographe.

Quelques mois plus tard, Marie-Olga est emportée vers sa Normandie natale par la frénésie des bains d'été à Deauville. Elle arrive en riant dans la maison familiale. Sa mère, en la voyant accouturée à la mode parisienne s'écrie : « Mais tu es folle, ma fille, tu es folle ! »

Le mot est lâché : folle, oui, elle l'est, comme toute sa génération. Déjà, dès 1890, un optimisme débordant en la vie, soutenu par les progrès techniques et les victoires syndicales, teinte les nuits parisiennes de la musique d'Offenbach et du French cancan : c'est la Belle Époque.

La guerre 1914-1918 commence dans la joie.

À peine les morts enterrés, en 1917, Pablo Picasso crée ses premiers costumes et décors pour *Parade*, ballet de Diaghilev dont Erik Satie signe la musique. Surréaliste pour Guillaume Apollinaire, cubiste pour Léon Bakst, le spectacle fait scandale, mais annonce haut et fort un esprit nouveau, l'esprit

des Années Folles, qui lui apportera le triomphe en retour, dès 1920.

Les années '20 sont les années de l'émancipation avec un grand E. Sexuelle, elle déshabille le corps de la femme sur les tableaux comme sur les photographies. Sociale, elle fait partout courir après le plaisir : les spectacles, les divertissements à Paris, à Berlin, à New York et dans les autres capitales, reten-

tissent jusque dans la littérature, la poésie et le cinéma. C'est la mode des surprises-parties, où l'on sirote des cocktails L'Amérique tangué sur le One-step et le Shimmy, tandis que le charleston, la java et le tango font chavirer les cœurs en Europe. La femme en profite pour commencer à boire comme un travailleur et à fumer comme une locomotive. Dans les métropoles frémissant sous la poussée des gratte-ciel et la vitesse des trains, les couples se font et se défont, selon une logique dadaïste ou une trajectoire constructiviste.

Comment donc ne pas avoir la tête qui tourne en essayant de faire revivre cette décennie explosive (1919-1931) dans une exposition muséale ? Ce qui aurait pu être un casse-tête chinois est devenu, sous la direction de Jean Clair, directeur du Musée Picasso, un véritable jeu d'enfant.

Il faut, en effet, arriver naïf, au sens naturel du terme, pour pouvoir capter toute la spontanéité créatrice des années '20. Cet élan de cœur inspire encore notre XX<sup>e</sup> siècle et inonde le Musée des beaux-arts de Montréal, musée entièrement mobilisé par l'exposition la plus importante de son histoire.

Trois longues années ont permis à un comité d'experts français, allemands, américains et canadiens, de monter pour la première fois une synthèse de cette période névralgique comprise entre la Grande guerre et le Krach de 1929. Alors qu'aujourd'hui, l'on s'est attaché à l'aspect nationaliste, stylistique, ou historique, **Les années '20 : l'âge des métropoles** s'attache à démontrer l'accélération du développement de villes, des techniques et des idées qui ont forgé l'esprit moderne d'aujourd'hui. Dans un parcours en trois volets (Berlin, Paris, puis New York), nous nous trouvons propulsés dans les dizaines de lieux explorés par les esprits créateurs de l'époque, au moyen de la peinture, de la sculpture, de l'architecture, du dessin, mais aussi du design d'intérieur, des objets décoratifs, sans oublier la photographie ni l'automobile.

La ville est un thème omniprésent, à la fois témoin et objet de folie créatrice : Berlin dévastée à l'après-guerre, puis métropole en chantier, où le Bauhaus et le Constructivisme s'en donnent à cœur joie pour imaginer, en des figures de l'Utopie, un modèle de cité idéale. Paris nous séduit avec ses cabarets, ses portraits mondains, sa musique colorée et gaillarde. Mais à la légèreté des jupons et des dentelles, s'oppose la masse du travailleur, aux muscles découpés par la machine ; homme mécanique et métropolis à la Fritz Lang font scintiller leurs ventres d'acier, entraînés par le roulis des engrenages bien huilés.

